

MARIE-PIERRE, FEMME-LÉGUME

Je garderai toujours en tête notre dernière dispute : c'était le soir de nos vingt ans de mariage, j'avais commandé un repas chez un traiteur, j'étais allée chez le coiffeur, j'avais mis ma nouvelle robe rouge et mes nouveaux escarpins blancs qui me faisaient si mal aux pieds. Il n'avait qu'à s'arrêter prendre une baguette à la boulangerie du coin et à arriver vers 19 heures. Même ça, il en a pas été capable, le con. Il est arrivé la gueule enfarinée à 20h32, sans la baguette et sans même s'excuser. Mais qu'est-ce qui m'avait pris d'épouser ce ringard ? J'étais jeune : d'accord. J'étais un peu naïve : d'accord. J'étais en pleine dépression suite à ma rupture avec un autre nullard et mes échecs trois ans d'affilée aux examens de première année de droit : d'accord. Non, la vraie raison c'est que je crois qu'en fait je l'aimais à l'époque : je sais, c'est pas une excuse pour se marier, mais ma sœur l'était depuis deux ans et avait un troisième enfant en route avec son charpentier de mari, alors quand Jean-Claude m'a fait sa demande le soir du réveillon du premier de l'an chez Josie, ma future belle-sœur, j'ai même pas réfléchi, j'ai tout de suite dit oui, ça paraissait logique sur le coup, la seule réponse possible — même si c'était en fait une grosse connerie. Si j'avais su qu'au bout de six mois la vie à deux allait se transformer en calvaire, je me serais abstenue.

Bref, vingt berges avaient passé : ce soir-là (pas celui de la demande en mariage, celui de l'anniversaire de mariage raté), ça a été la dernière fois que j'ai fait la vaisselle. A vrai dire, j'ai plus rien fait après ça, du moins en sa présence : plus bougé le corps, plus parlé, plus rien. La goutte d'eau qui a fait déborder le vase, ça a été au lit, j'ai pas pu m'empêcher de lui dire ses quatre vérités et le moins qu'on puisse dire c'est que j'y suis pas allée avec le dos de la cuillère (il l'avait bien cherché, l'empaffé) :

— T'es un mystère pour la science, mon pauvre Jean-Claude : je comprendrai jamais comment t'as pu passer directement d'éjaculateur précoce à impuissant.

— T'exagère, j'ai eu quelques belles années...

— Ah ouais, et quand ?

— Euh...entre 31 et 34 ans, je dirais.

— Ouais ben alors c'est une autre qui a dû en profiter parce que moi j'en ai pas grand souvenir.

— Ecoute, Pupuce, on en parlera demain, j'suis crevé là.

— Ouais, c'est ça, demain ça sera trop tard, mon pauvre Jean-Claude.

Le lendemain, en effet, c'était trop tard. Quand le réveil sonna, je ne tendis pas la main pour l'éteindre et il dut se résoudre à le faire lui-même, puis quand il me secoua pour que j'aie lui faire son café et ses tartines, je ne mouffais pas non plus, quand il cria mon prénom en me secouant comme un prunier, je restai de marbre. J'étais devenue un légume, Locked-in syndrome qu'on appelle ça, mais en gros ça veut dire légume¹, j'avais vu une émission sur le sujet à la télé. C'est ce que lui confirma une heure plus tard le docteur Pourtal, Jean-Pierre de son petit nom ; on se connaissait depuis des années, c'est lui qui m'avait suivie pour la grossesse et il était peu à peu devenu mon confident, il savait bien que ça n'allait plus depuis longtemps entre Jean-Claude et moi. Jean-Pierre et moi étions amants depuis un an environ quand il a diagnostiqué cette maladie : il a demandé à Jean-Claude de sortir faire un tour, dit qu'il allait me faire des tests et là on s'est mis d'accord :

— Qu'est-ce qui t'arrive, Marie ?

— Je veux faire croire à ce naze que j'ai le Locked-in syndrome : comme ça, terminé le boulot de caissière à la con à Carrefour, les repas à préparer, les courses à faire, le ménage, s'occuper du gosse et j'en passe.

— Et tu comptes sur moi pour faire un faux diagnostic ?

— T'as tout compris chéri : on va être des vrais amants diaboliques, comme dans les films. Et pour une fois tu feras juste semblant de te tromper, ce sera moins grave que d'habitude.

Jean-Pierre était il est vrai coutumier des diagnostics foireux, des erreurs médicales et des interventions chirurgicales en état d'ébriété, mais il s'était marié avec Mireille, l'ignoble fille du directeur de l'hosto qui lui en était reconnaissant, sans quoi il aurait été viré depuis longtemps. J'usais de tous mes arguments féminins pour le convaincre et j'y parvins en dix minutes montre en main. Dès lors, c'est une nouvelle vie qui s'organisa avec une répartition très simple des tâches : c'était lui qui faisait tout et moi que dalle, sauf quand Jean-Pierre se pointait sur le coup des 15 heures, pendant que Jean-Claude était au boulot et avant que le gosse revienne du collège. Là je me rattrapais un peu de tout ce temps passé sans bouger et sans parler : fallait bien que je fasse un peu d'exercice, quand même.

Moi, j'étais pas contre le faire banquer le Jean-Claude : franchement vingt ans à faire sa bonniche, à lui faire à bouffer, à élever son gniard aussi con que lui (c'était ça le vrai drame de ma vie si vous voulez savoir : Jean-Christophe ressemblait chaque jour un peu plus à son

¹ Au C.A.K.E., on a une tendresse particulière pour les légumes comme vous avez pu le lire dans « Le fabuleux destin d'Amélie Purin », d'ailleurs je suis moi-même strictement végétarienne.

père et à ce rythme-là j'avais peur qu'il soit chauve à 15 ans, bande mou à 18 et souffre d'un cancer de la prostate avant de décrocher un diplôme universitaire, enfin s'il parvenait par miracle à avoir le bac) et quasiment autant d'abstinence, ça valait bien qu'il mette un peu la main au porte-monnaie. Je faisais pas ça par plaisir ; c'était qu'un juste retour des choses.

On devait la jouer fine, le moindre faux pas pourrait nous être fatal et Jean-Pierre risquait ni plus moins que d'être rayé de l'ordre des médecins si on découvrait la supercherie. Heureusement, on n'avait pas grand-chose à craindre de son côté : son fils était parti travailler en Nouvelle-Zélande et sa femme, Mireille mais elle préférait qu'on l'appelle Patricia, ne se posait aucune question tant que le compte en banque était approvisionné et qu'elle pouvait se faire ses piqûres de botox tous les mois ; de plus, elle dormait comme une souche en ronflant passé 23 heures après avoir avalé trois somnifères dans son whisky. C'est pas elle qui allait nous mettre des bâtons dans les roues, et on n'avait rien à craindre non plus de Jean-Christophe, mon fils, à son âge il était soit enfermé dans sa chambre à faire je ne sais quoi (et je ne préfère pas le savoir) soit il était en virée avec ses copains aux voix de fausset et à l'hygiène corporelle douteuse. Par contre je me méfiais des voisins, surtout Madame Gatinet, la psy à la retraite du pavillon d'à côté, qui espionnait toute la journée derrière ses rideaux, si j'avais le malheur de me lever de mon lit et qu'elle me voyait cette salope n'hésiterais pas une seconde à me dénoncer à mon mari et là ça serait le début de la fin.

C'est Jean-Pierre qui le premier pensa à l'idée du faux voyage à Lourdes : Jean-Claude n'était pas facile à convaincre mais il finit par accepter tout en refusant de venir, prétextant qu'il avait toujours été athée et que si Dieu existait il n'aurait jamais permis que sa femme chérie se trouve réduite à l'état de tronc d'arbre mort à seulement 42 ans. Ni une ni deux, Jean-Pierre se proposa de m'emmener une semaine à Lourdes avec l'argent récupéré par Jean-Claude auprès de ses parents (sa mère qui m'avait toujours copieusement détestée se sentait coupable de me voir dans une telle situation et mit la main au porte-monnaie sans hésiter). Inutile de dire que nous n'allâmes pas nous faire chier au milieu des paralytiques et des cas désespérés (il manquait plus qu'on croise Lionel Jospin ou Dieudonné dans le train !) mais que nous nous dorâmes la pilule en Toscane et il était temps que je me secoue car je commençais à avoir des escarres. Au retour, nous poussâmes le vice jusqu'à nous arrêter à Lourdes le temps d'acheter une carte postale et de l'envoyer à Jean-Claude. La ville était franchement monstrueuse : repaire d'éclopés, de recalés des jeux paralympiques, de losers de la vie prosternés devant des statues immondes de la Vierge et de tous les saints à la con, sans parler de la cohorte des profiteurs vendant à des sommes indues des chapelets moisissés, des

bougies dégueulasses puant la pisse et autres attrape-nigauds pour handicapés roulant sur la jante de leurs fauteuils. Nous y restâmes cinq minutes et ce furent cinq minutes de trop ; on dira ce qu'on voudra mais la Toscane ça a quand même une autre gueule.

Puis la vie reprit son paisible cours, et je m'ennuyais ferme sur mon lit médicalisé devant Derrick avec Jean-Claude à mes côtés en train de faire le repassage en me racontant ses souvenirs les plus pathétiques parce qu'un charlatan qui lui avait prit 3000 euros pour une « consultation spéciale » lui avait dit que ça pourrait m'aider à aller mieux. Depuis qu'il avait arrêté son boulot de V.R.P. pour s'occuper de moi à plein-temps, c'est sûr que j'avais moins l'occasion de 5 à 7 avec mon amant et j'en venais à regretter l'époque où mon mari était tout le temps parti sur les routes et où moi je pouvais sortir de la maison toute pomponnée sans craindre les regards intrusifs de la voisine pour aller déjeuner et plus si affinité avec mon beau Jean-Pierre. Fallait bien se rendre à l'évidence : notre plan machiavélique partait en capilotade, la situation ne pouvait pas s'éterniser.

C'est alors que nous eûmes l'idée de le plumer au maximum lui et sa famille de péquenauds avant de se tirer à l'étranger. Pourquoi pas La Paz ? Si tous les nazis et dictateurs de la planète avaient pu s'y planquer pendant des décennies, pourquoi pas nous ? Avant, il fallait le faire cracher au bassinet : Jean-Pierre, diplômé en psychologie masculine, organisa une virée arrosée dans un club de strip-tease oriental et il parvint à le persuader de vider son compte épargne (et de retirer l'argent qu'il avait placé sur son Livret A) pour emménager la maison pour mon handicap : il se chargerait de tout et si on le payait de la main à la main il nous aurait des prix avantageux, il connaissait des Bosniaques calés dans le BTP qui feraient des merveilles. L'autre idiot accepta de donner 10 000 euros — en organisant une quête géante entre sa famille, ses anciens collègues et les membres du quartiers — qui arrivèrent direct dans notre poche. Bien sûr, les travaux étaient toujours remis à plus tard comme par hasard et l'autre commença à s'en inquiéter (même les blaireaux ont leurs limites). Nous décidâmes donc de tenter notre dernier coup : Jean-Pierre créa un site Internet bidon mais paraissant très sérieux et documenté promettant la guérison aux malades atteints du Locked-in syndrome. Un samedi soir, Jean-Pierre était venu dîner à la maison et j'enrageais d'être couchée en jogging et les cheveux sales sur mon lit d'infamie au lieu de jouer les maîtresses de maison dans une belle robe, pressée de leur faire goûter mon poulet au cumin aux légumes du jardin (à jeun, je ne le ratais que très rarement).

— Et tu crois que c'est sérieux ? Je veux dire ça a l'air sérieux ton site mais tu crois que c'est efficace ? Que Marie-Pierre pourra redevenir comment avant si je trouve les 35 000 euros ?

— Comme je te l'ai déjà dit Jean-Claude, on sait très peu de chose sur la maladie de Marie : la médecine est démunie, la plupart des docteurs n'osent pas l'avouer parce que c'est un constat d'échec pour eux mais toi t'es mon ami donc je peux te le dire. Je pense que ça vaut la peine de tenter le coup.

— Justement le coût : c'est un problème, j'ai pas 35 000 euros moi. Faut que je m'organise.

— J'ai un ami qui bosse dans un organisme de crédit, j'peux m'arranger...

— Si c'est comme avec tes amis mostiaques !

— Bosniaques, mais ça n'a rien à voir. Je le ferai pour toi et pour Marie, ça me fait mal au cœur de la voir comme ça, elle qui était si vivante, si joyeuse, si pétulante...

— Je sais, t'as raison... Quand je pense que le dernier souvenir qu'elle aura de moi c'est quand j'ai bousillé notre anniversaire de mariage, je me le pardonnerai jamais, Jean-Pierre.

— Justement, si tu l'aimes encore, trouve les 35 000 euros et laisse-moi partir avec elle à Calcutta où cette clinique privée prend en charge les malades. Si tout va bien et que ça marche, je rentrerai avec elle debout et elle gambadera comme une jeune pouliche.

A ces mots Jean-Claude pleura d'émotion et tandis qu'il essuyait ses larmes dans son tee-shirt sale, j'en profitai pour faire un clin d'œil au docteur de mon cœur qui me le rendit aussitôt : l'affaire était presque dans le sac.

Trois mois plus tard, suite à une « campagne du cœur » qui émut tout le Limousin — des glands de France 3 Région vinrent même me filmer pour faire un sujet tire-larmes sur mon cas bouleversant — en partenariat avec le Conseil régional, ce con de Jean-Claude parvint à collecter le magot : c'était bien la première fois de sa vie qu'il réussissait quelque chose, l'abruti. L'attente me parut cependant interminable et plus d'une fois, je dus résister à l'envie de me lever de mon lit, d'éteindre la télé et d'insulter mon putain de mari qui déblatérerait ses inepties en faisant le ménage pendant que Jean-Christophe (que ma situation ne semblait guère intéresser, l'enflure) jouait à la Wii en sautillant. Enfin, Jean-Pierre récupéra le fric dans un sac de sport défraîchi, me transporta jusqu'à sa voiture sur un fauteuil roulant et nous conduisit à l'aéroport le plus proche. A nous Rio de Janeiro, à nous la belle vie !

Nous n'eûmes malheureusement que peu de temps pour en profiter car deux jours plus tard Jean-Pierre fut contacté par sa femme, la grosse Patricia/Mireille, sur son portable.

— Jean-Pierre, je suis désolée de te déranger à Calcutta avec ta patiente dont le cas est quasi-désespéré mais le sort semble s'acharner sur cette famille : son mari et son fils ont eu un accident de voiture alors qu'ils revenaient du Mac Do.

— Merde. Et c'est grave ? Ils sont à l'hôpital ?

— Ils sont presque morts Jean-Pierre, il faut que tu rentres pour des questions d'assurance...

— D'accord, je rentre avec Marie-Pierre dès que je peux.

— Et c'est toujours d'accord pour ma liposuccion ? Si on paye en une fois et en liquide le docteur nous fait moins 20 %, ça vaut le coup non ?

— Oui, sûrement, j'en sais rien, on verra ça quand je serai de retour.

Jean-Pierre raccrocha et m'expliqua les faits : inutile de dire que j'étais aux anges, on allait enfin pouvoir se débarrasser d'eux et vivre notre amour au grand jour une fois qu'il aurait divorcé de sa vieille rombière botoxée. Il était d'accord avec moi pour les euthanasier dès notre retour et entamer la procédure de divorce au plus vite.

De retour sur Limoges, Jean-Pierre me ramena chez moi et me dit d'attendre là sans me faire remarquer le temps qu'il aille s'occuper du sale boulot, en promettant de me retrouver sur le coup des huit heures pour fêter notre victoire. Je restais donc à la maison, mais plus au lit : j'avais du temps pour me faire belle avant qu'il ne revienne. C'est là que j'ai merdé ; de toute façon, fallait se rendre à l'évidence, je mentais depuis trop longtemps pour ne pas commettre une erreur. En sortant de mon bain parfumé, je me mis à chanter « Un jour mon prince viendra » en tournoyant, en oubliant que depuis son étage la voisine Mme Gatinet pouvait en voir en contre-plongée via le vasistas. Quand j'y pensais soudain, je tournais la tête et nos regards se croisèrent : la vieille carne avait tout vu, elle savait que mon mari et mon fils avaient le cerveau réduit en bouillie et moi je dansais comme une folle dans ma salle de bain alors que j'étais un légume la semaine précédente !

En six-quatre-deux, je m'habillais et sonnais comme une démente à sa porte pour essayer de tout lui expliquer. Quand elle m'ouvrit enfin, je jouais mon va-tout :

— Ah, Mme Gatinet, je suis si heureuse de vous voir, je reviens de Calcutta où on m'a complètement guérie, est-ce que vous savez où sont passées Jean-Claude et Jean-Christophe ?

— Espèce de traînée.

— Pardon ?

— T'es une sacrée salope, quand même, avec tout ce qu'il a fait pour toi le Jean-Claude, le pataquès qu'il a fait avec la mairie et tout et tout... J'ai même filé dix euros pour sa collecte, mais j'étais sûre que tu faisais semblant, ma connasse !

— Quoi ?!

— J'ai tout vu, moi, j'ai tout compris, c'est une magouille avec ton amant, le toubib, je suis sûre que t'as saboté la bagnole de ce pauvre Jean-Claude pour t'en débarrasser !

— Mais non !

J'eus un doute : et si Jean-Pierre avait manigancé l'« accident » dans mon dos ?

— Ecoute-moi, ordure, tu me files 50 000 euros et je ferme ma gueule, pigé ?

— Ca va pas, j'ai rien à me reprocher...

— On va expliquer ça aux flics, alors, dit-elle en se dirigeant vers son téléphone.

C'est à ce moment-là que la situation m'échappa : je courrai vers le téléphone, une merde préhistorique beige à cadran comme plus personne n'en avait, l'attrapai des deux mains et le fracassai sur le crâne de la vieille Gatinet. Elle s'écroula comme une masse, le crâne en sang, raide morte. Je regagnai la maison en trombe et, dans la panique, envoyai un SMS désespéré à mon Jean-Pierre : « Grosse boulette, urgence, débranche les et reviens vite ».

La suite me parut incompréhensible : à trois heures du matin, je m'endormis dans le canapé du salon ; Jean-Pierre n'avait toujours pas donné signe de vie. Dans la nuit, je crus entendre du bruit, essayai d'ouvrir les paupières sans y parvenir et sentit une piqûre à la tempe avant de me rendormir très profondément.

Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé depuis cette nuit-là. Des semaines. Peut-être des mois ou des années. Tout est comme avant. Je suis allongée toute la journée, à l'hôpital cette fois : à côté de moi, il y a Jean-Claude et Jean-Christophe, allongés eux aussi. Notre plan était presque parfait. Depuis que je suis là, Jean-Pierre est passé deux ou trois fois en coup de vent : il a été sympa, il m'a tout expliqué. Sa femme, la grosse Mireille, dont on avait sous-estimé la perversité et surestimé la bêtise, a intercepté le SMS que je lui avais envoyé après le meurtre de la voisine, et sa réaction a été sans appel : la dénonciation aux autorités compétentes, la radiation immédiate, la prison, l'opprobre et l'avanie, ou une petite piqûre dans ma tempe pour me griller à moitié le cerveau.

Il l'a fait, ce con : résultat, je suis devenue une femme-légume pour de bon.